

ANDRE MEYER
REYME

JOURNAL D'UN STRASBOURGEOIS

1942 - 1946

Périple de Strasbourg à Léninegrad et l'Europe centrale



Fais un enfant
Plante un arbre
Ecris un livre
Alors tu seras un homme

(Vieux dicton chinois)

TABLE des MATIERES

	<u>Pages</u>
Avant-propos	1
1942 - L'année du déracinement	2 - 7
1943 - L'année du déchirement	8 - 30
1944 - L'année des faux espoirs	31 - 72
1945 - L'année de l'attente	73 - 105
1946 - L'année de la délivrance	106 - 117
Postface	118
ANNEXE 1 - Schéma d'ensemble du camp de Doberschütz	
ANNEXE 2 - Schéma d'une baraque	
ANNEXE 3 - Schéma des latrines	
ANNEXE 4 - L'infirmière (« Schwester ») Eva Maria St ...	IV.1 - IV.2
ANNEXE 5 - Les compatriotes P.G. de Massow	
ANNEXE 6 - S. comme Suzanne	
ANNEXE 7 - Courlande	VII.1 - VII.2
ANNEXE 8 - Carte géographique	
ANNEXE 9 - La « forteresse Courlande » de l'origine à la fin (du 10.10.1944 à la reddition)	IX.1 - IX.2
ANNEXE 10 - Les compatriotes de l' « intérieur »	
ANNEXE 11 - Le colis de la Croix-Rouge	
TABLE DE CORRESPONDANCE DES NOMS PROPRES	
1 - Depuis l'allemand	
2 - Vers l'allemand	



AVANT-PROPOS

Ce journal procède de mes notes prises sur le vif il y a près de 50 ans et sauvées à travers les fouilles auxquelles tout prisonnier est soumis. Il - le journal - n'a d'autre fin que celle de laisser aux miens un témoignage tangible de ce qu'un de leurs aînés a vécu à l'aube de ses vingt ans pendant l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne nazie.

Beaucoup ont vécu une odyssée plus ou moins comparable à la mienne. Mais beaucoup d'autres encore ont eu un destin bien plus douloureux et tragique avec, souvent, la mort au bout du chemin. Certains, peu nombreux d'ailleurs, ont eu la chance de s'en bien tirer d'une façon ou d'une autre. Le sort en décide la plupart du temps. C'en est ainsi dans tout conflit.

Pour ma part, je peux me situer dans la moyenne et m'estimer heureux d'avoir réchappé à la tourmente sans trop de dommages, physiques notamment.

Il importe aussi de souligner qu'il s'agit d'un récit de faits vécus de 1942 à 1946 et qu'en aucun cas il ne peut être question d'affabulation mélodramatique, en particulier pour ce qui a trait aux événements de janvier et de septembre 1943.

Certaines images sont restées ancrées dans ma mémoire et il m'a suffi de lire une phrase pour qu'elles se dessinent nettement. Par contre, d'autres notes - en particulier celles prises durant des périodes de « bouleversements » - ne suscitent qu'un vague souvenir et il en résulte nécessairement une relation plus ou moins floue.

Puisse aucun des miens, ni aucun autre, n'avoir jamais à vivre ce que nombre d'hommes de ma génération ont dû subir.

- 11 Octobre -Enfurt (2 h 10), Merseburg, Halle (4 h 15), Eilenburg, Doberschütz où nous descendons du train vers 6 h. Le jour se lève.
- 10 Octobre - Départ du train vers 15 h. via Kehl, Appenweier, Karlsruhe, Schwetzingen, Mannheim-Friedrichsfeld, Darmstadt, Frankfurt-Main (19 h 45), Offenbach (Neckar), Hanau, Fulda (20 h 50), Gotha, ...
- 7 Octobre - 20 ans aujourd'hui. En guise de cadeau, trouve le « Stellungsbefehl », l'ordre de route pour le « RAD » : se présenter le 10 à 11 h 30, place de la gare.
- 9 Septembre - Reçu le « Wehrpass », le passeport militaire.
- 8 Septembre - Convoqué au Diaconat. La clinique est devenue hôpital militaire. Examen par spécialiste des voies respiratoires. Verdict : « Bon pour le service, inapte à l'infanterie ».
- 11 Février - Ai passé le conseil de révision avec les copains nés en 1923 et 1924. « Bon pour le service », mais je bénéficie d'un délai de grâce en tant qu'élève-inspecteur du chemin de fer. Ma mobilisation au « RAD », le service du travail, paramilitaire, s'effectuera ultérieurement.
- Comment, né en octobre 1922, ai-je passé le conseil de révision avec deux classes plus jeunes, en 1942 seulement, alors que ceux de mon âge étaient astreints au « RAD » depuis octobre 1941 ? C'est simple : les jeunes gens nés en 1922 avaient été appelés à se faire recenser au commissariat de police de leur quartier dès 1941, en juillet me semble-t-il. Je n'avais pas obtenu le certificat médical m'a évité bien des désagréments par la suite.

L'ANNEE DU DERACINEMENT

1942

Traversons tout droit la localité qui semble peu importante. Après les dernières maisons, la rue devient une sorte de chemin carrossable qui s'étend droit devant nous à travers champs. Paysage plat, gris, triste. Terres sablonneuses. Cultures pauvres, du moins ce qu'il en reste surtout à côté des nôtres en Alsace. Survient une forêt de résineux que le chemin longe à l'orée et peu après surgit le camp, à gauche, dont la clôture s'étire le long du chemin qui, là-bas, s'enfonce dans la forêt. Dans l'angle de la clôture s'ouvre le portail d'entrée avec une guérite où un poste - un « Arbeitsmann » - « armé » d'une bêche, monte la garde. Il est près de 6 h 30. Nous arrivons sur un espace dégagé où doit avoir lieu le rassemblement : un grand rectangle cerné de baraques en bois, préfabriquées, montées sur vide sanitaire. Deux ou trois marches donnent accès aux entrées (ANNEXE 1). Avec les autres appelés déjà sur place, nous sommes « classés » immédiatement selon la taille et groupés par quatorze.

Il nous est signifié que tout déplacement dans le camp devra se faire au pas de gymnastique et qu'il y a lieu de donner suite, immédiatement, aux ordres appuyés par un coup de sifflet. Ainsi nos journées, notre vie même, seront réglées à coups de sifflet. Ça promet. Combien de temps faudra-t-il rester dans ce fichu camp abandonné à l'orée d'une forêt en plein pays saxon ? En principe six mois à l'instar de ceux qui nous ont précédés.

Puis les groupes sont pris en main par un « Vormann », un préposé ou chef de file en quelque sorte (1) qui conduit ses hommes dans la chambrée qui leur est affectée. Étant les plus grands, nous constituons le premier groupe et occupons la première chambrée, les « minus » étant logés dans la dernière.

Nous prenons donc possession des lieux. Deux ou trois marches, une entrée sans porte, un sas ouvert en quelque sorte où est fixé, contre la cloison qui sépare la baraque en deux, un râtelier pour les bêches d'exercice. En face, à gauche, la porte de la chambrée. Sept lits superposés et dans un coin, un lit simple, celui du préposé qui, d'ailleurs, y couchera quelques jours seulement, au début, à charge au responsable du jour de la chambrée de lui « bâtir » son lit ! Sur chaque lit, un sac en toile de jute, fourré de je ne sais plus quoi, en guise de matelas, deux draps, un oreiller, deux couvertures. Au pied des lits, deux tabourets destinés notamment à recevoir pendant la nuit les vêtements. Au milieu de la pièce, un poêle qui sera éteint et vidé de toute cendre au couvre-feu.

(1) Ce qui correspondait sans doute au « Gefreiter » (caporal) de l'armée. Les grades du RAD - organisation paramilitaire - et de la Wehrmacht étaient sensiblement parallèles. En fait, les préposés sont issus de la fournée précédente dont on a retenu les meilleurs. Tous Allemands et plus jeunes que nous.

Il y a encore une table, étroite et longue, sous l'unique éclairage de la chambre. Et finalement une série d'armoires métalliques individuelles adossées à la cloison nous séparant du groupe 2 voisin dont la chambre est d'ailleurs strictement symétrique à la nôtre (ANNEXE 2).

Nous faisons connaissance : neuf Alsaciens dont cinq Strasbourgeois et cinq Saxons, nos cadets de deux à trois, voire quatre ans.

Et puis, nous prenons conscience de notre nouvel univers. Bien obligés car les ordres ponctués de coups de sifflet ne manquent pas.

Le schéma en Annexe 1 traduit mieux qu'un texte la configuration du camp.

Seules méritent un commentaire : les latrines en raison de leur « originalité ». Imaginez une baraque à peu près carrée. Un côté fermé. En face, pratiquement dans les deux angles, deux ouvertures sans porte qui font office d'entrée-sortie. Les deux autres côtés du quadrilatère sont garnis sur toute leur longueur de fenêtres s'ouvrant à 1 m 50 du sol. Au milieu, une séparation d'à peu près cette hauteur à laquelle s'adossent les « sièges » séparés entre eux par une petite cloison de quelque 0 m 30 de haut. Le tout se présente donc comme une série de stalles de part et d'autre de cette demi-cloison longitudinales, stalles dont les sièges inclinés vers l'avant sont percés d'un trou circulaire. Ainsi, pendant qu'on « trônait », on pouvait s'entretenir avec l'un ou l'autre voisin pareillement occupé. En face des stalles, tout le long des deux côtés, sous les fenêtres, une simple gouttière, inclinée pour l'écoulement, servait d'urinoir.

Inutile d'insister sur l'odeur que dégageaient les « gogues » en dépit de la chaux chlorée qui y était répandue. Et encore étions-nous dans une période relativement froide. L'ANNEXE 3 tente d'illustrer ma description.

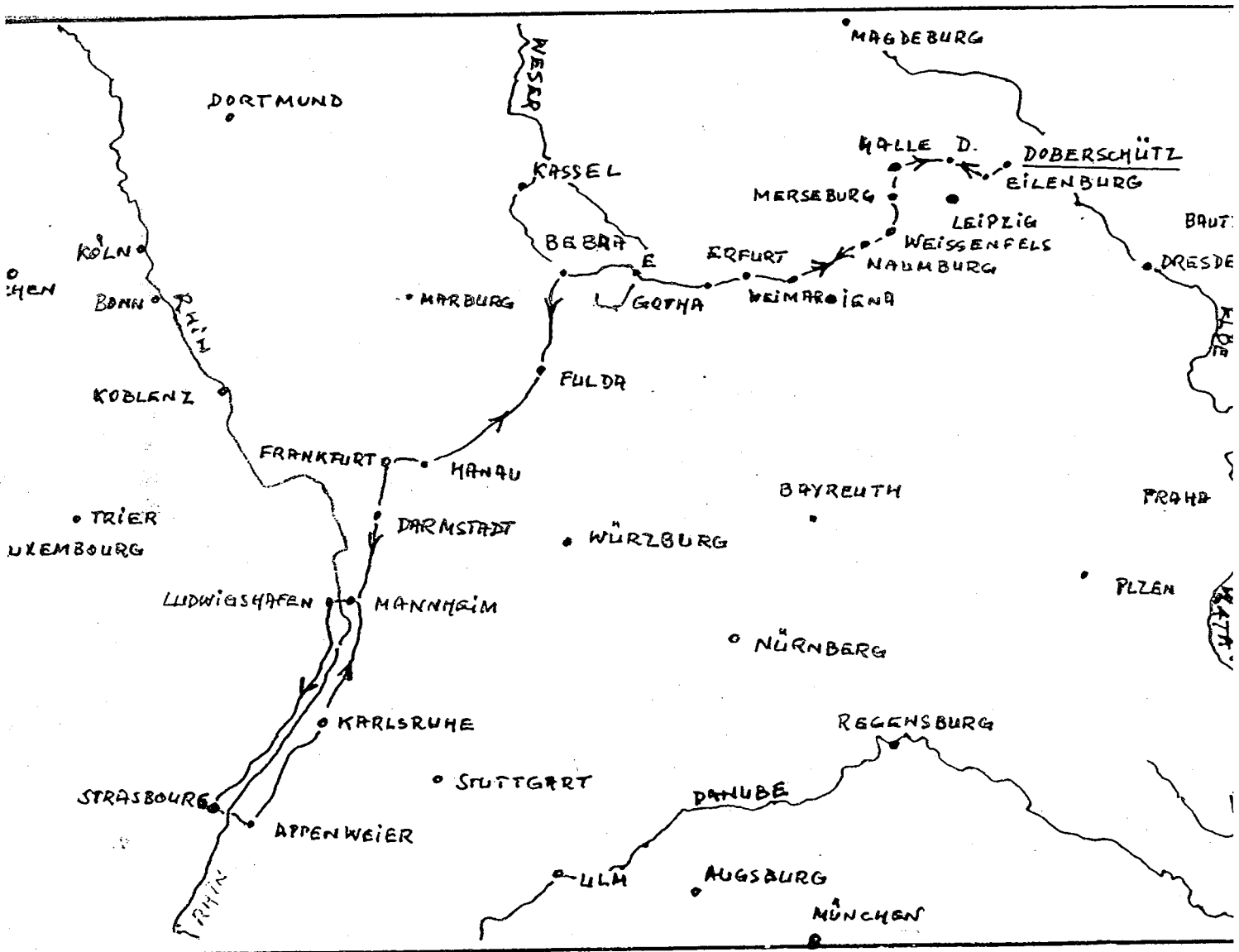
12 Octobre - Communication de l'adresse postale du camp :

RAD Abteilung K 12/144
Doberschütz bei Eilenburg
Téléphone : Mokreha 318

Incidentement, j'apprends qu'au total le camp compte 90 recrues des pays annexés : 78 Français et 12 Polonais, auxquels s'ajoutent les 79 Saxons, tous plus jeunes que nous. Effectif total : 169 pékins à dresser.

OCTOBRE ET DECEMBRE 1942

L'aller-retour au RAD



16 Octobre - Réception des bûches. Elles sont de parade, bien sûr. Nous avons d'abord droit au laïus sans doute traditionnel : de même que le fusil est la fiancée du soldat, de même la bûche ...; elle doit rester étincelante, gare à la moindre trace de rouille, etc. Et on nous en inculque séance tenante le maniement.

Nous devons avoir bonne mine en uniforme - reçu le premier jour, évidemment - munis de cet outil avec lequel il faudra aller aux rassemblements et aux exercices. Le « drill » se fait sur le terrain - une surface grossièrement asphaltée - jouxtant le camp, ironiquement appelé « Tangowiese » (en traduction libre : « piste de danse »). Avec les appels ponctués de coups de sifflet qui scandent la journée du matin au soir, c'est l'abrutissement le soir venu. Guère moyen de penser. C'est le but de l'opération. Avec soulagement nous voyons arriver le couvre-feu. Une dernière épreuve avant de pouvoir dormir : l'inspection de la chambrée. Elle doit être époussetée, balayée, aérée. Le poêle sans un soupçon de cendre. Les vêtements pliés au carré et empilés dans l'ordre réglementaire sur les tabourets, etc. Nous craignons surtout l'un des cadres qui passe l'inspection en gants blancs. Il pousse le vice jusqu'à passer la main sur le haut des armoires et sur les poutres de la baraque en montant sur la table.. Et si tout ne colle pas, c'est la danse. Et il revient pour une seconde inspection.

Heureusement qu'il règne une bonne ambiance dans la chambrée, bien que nos vues soient bien différentes de celles des cinq Saxons.

23 Octobre - Toute la section (« Zug »), c'est-à-dire les trois premiers groupes, donc toute la baraque, a dû se rendre à bicyclette à Prettin près de Torgau. Ordre de nettoyer un camp RAD à réoccuper. Avons passé l'Elbe en bac. Quelque 80 km. aller-retour. Et rien à se mettre sous la dent. Retour pénible. Nous sommes vidés, crevés, affamés. On nous a servi les repas de midi et du soir.

27 Octobre - Nous renvoyons nos vêtements civils à la maison non sans un serrement de cœur.

1^{er} Novembre - Le bruit court que l'unité serait appelée à « intervenir » à l'Ouest (1).

(1) Des unités RAD étaient transférées dans les pays occupés avec la mission de construire des positions de repli (tranchées, casemates, abris, etc.) à l'arrière du front. En l'occurrence, la perspective de changer d'horizon ne nous déplaisait pas. Bien au contraire. Et puis, aller vers l'Ouest nous sortait d'Allemagne.

(2) Je me souviens de cet édifice circulaire surmonté d'une coupole. Acoustique remarquable avec écho. Et encore du guide : avec quelle délectation il commentait la victoire des coalisés - les alliés en somme - de l'époque napoléonienne en octobre 1813. Aujourd'hui, je fais le parallèle entre les batailles de Leipzig et de Stalingrad. Toutes deux ont marqué le début de la fin d'un empire.

(1) Notre moral était en dents de scie : des bruits qui nous faisaient chaud au cœur puis provoquaient une douche écossaise. D'ailleurs, il ne nous était guère possible d'échanger nos idées sur ces événements.

Dimanche. Nous sommes sept Alsaciens autorisés à nous rendre à Leipzig. C'est une faveur ! Nous assistons à une grand-messe. Ensuite nous flânonnons à travers la ville et visitons le monument érigé à la mémoire de la « bataille des Nations » (2). Déjeuner dans le fameux « Auerbachs Keller » (la cave d'Auerbach) immortalisé par Goethe dans Faust. Puis re-promenade. Déambulons dans la ville et à 17 heures « la flûte enchantée » à l'Opéra; nous avons pu avoir des places au « pigeonier ». Une chance ! Journée à marquer d'une pierre blanche.

4 Déc. - Réception du masque à gaz. Ces trois dernières semaines, alternance d'entraînement - le mot dressage conviendrait mieux -, de travail au dépôt d'Eilenburg. De temps à autre, projection de film. La vie semble être devenue moins dure. Habitude ? Pour ce qui est de l'ordinaire, ça ne change guère : 90 à 95 % des repas se font avec des pommes de terre en robe des champs. Malheureusement il n'y en a pas assez.

17 Nov. - Remise du havresac. L'espoir d'un départ renait. Partirons-nous vraiment vers l'Ouest ?

16 Nov. - Première instruction sur le fusil.

11 Nov. - Les troupes allemandes sont entrées en zone libre et occupent à présent l'ensemble de la France (1).

8 Nov. - Encore un bruit ? Anglais et Américains auraient débarqué en Afrique du Nord. L'Amiral Darlan aurait disparu d'Alger.

2 Nov. - L'ensemble du camp se rend à bicyclette à Eilenburg. A l'entrée de l'agglomération se trouve un énorme dépôt de matériel de travaux publics appartenant au RAD. Nous sommes affectés à des travaux de rangement, de mise en place.

16 Décembre - Au dépôt d'Eilenburg toute la journée. Au retour, on nous annonce notre libération à la fin du mois. Demander sans tarder les effets civils.

17 Décembre - Commençons à rendre des pièces d'équipement.

21 Décembre - Encore une journée de travail à Eilenburg. Les premiers vêtements civils arrivent au camp.

24 Décembre - On nous informe que nous partirons de la gare de Doberschütz le lundi 28 à 16 h par train spécial.

Le soir, fête de Noël avec dîner amélioré : salade de pommes de terre avec saucisse et du punch. En plus, quelques gâteries : cinq pommes, une bouteille de bière, une saucisse, des bonbons, un gâteau de Noël, etc....

27 Décembre - Nous rendons l'uniforme pour passer, enfin, nos frusques de pékin.

28 Décembre - Quittons le camp à 15 h. Comme prévu, départ de Doberschütz à 16 h par train spécial. Puis défilent Eilenburg, Delitzsch, Weissenfels, Naumburg, Weimar, Erfurt, Gotha, Eisenach.

29 Décembre - Peu après 0 h, Fulda, Frankfurt Süd à 2 h, Mannheim et après 4 h le passage du Rhin, Neustadt, Landau (Pfalz), Lauterbourg et enfin Strasbourg à 8 h.

- oOo -

Il fait bon de retrouver les siens et la petite patrie. Faut-il donc un déracinement pour apprécier la chaleur, le bien-être et la douceur aimante du foyer familial ?

